Document généré le 2 juin 2025 22:18

Séquences : la revue de cinéma

Vox Lux
La mort de la culture

Jules Couturier

Numéro 318, avril 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90866ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Couturier, J. (2019). Compte rendu de [Vox Lux : la mort de la culture]. *Séquences : la revue de cinéma,* (318), 31–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vox Lux

La mort de la culture

JULES COUTURIER

LARS VON TRIER, Michael Haneke, Gregg Araki. Trois cinéastes provocateurs, souvent cyniques, parfois extrêmes. Des cinéastes qui polarisent l'opinion, auteurs d'œuvres difficiles, mais qui font réfléchir, suscitant autant l'admiration que le mépris. Autre point commun entre ces trois cinéastes : ils ont tous dirigé, à une reprise dans leur carrière, le jeune comédien Brady Corbet.

À voir maintenant son travail derrière la caméra à titre de réalisateur, on comprend que ce n'est pas un hasard si Corbet s'est retrouvé devant la caméra de ces trois cinéastes. Le jeune américain a manifestement une vision de l'art similaire à celle de ces grands maîtres de la provocation. Dans son deuxième long métrage ***Vox Lux***, il étale son cynisme de façon très crue et propose une vision du monde qu'aucun de ses trois anciens collaborateurs ne renierait, même s'il a encore du chemin à faire pour atteindre leur niveau d'expertise.

Le jeune cinéaste présente dans ***Vox Lux*** une thèse assez radicale : la médiocrité de la musique pop serait un acte de violence perpétré contre la culture, ce qui mènerait à sa mort. Pour le démontrer, Corbet la compare à des tueries de masse.

Le film commence sur la scène d'un massacre dans l'école secondaire que fréquente la jeune Celeste, 13 ans. Elle survit mais sa professeure et plusieurs de ses camarades meurent. Aidée par sa sœur aînée, elle écrit et chante une chanson en hommage à ses camarades disparues. Chanson bouleversante et nécessaire pour toutes les personnes en deuil, elle devient virale. Bientôt, Celeste a un agent qui l'aidera à lancer sa carrière de chanteuse pop. En raison des débauches liées à cette nouvelle vie, elle perdra son innocence.

Saut de 17 ans dans le futur. Encore une tuerie. Cette fois-ci, des terroristes mitraillent des vacanciers sur une plage. Ils portent des masques identiques à celui que Celeste portait dans un de ses vidéoclips. Devenue une vedette internationale de la pop, elle doit gérer cette crise médiatique en plus des crises personnelles et interpersonnelles qui l'affligent, elle qui est maintenant rongée par une dépendance à l'alcool et à la drogue.

La mort constitue ici le leitmotiv. Symbole mis de l'avant dans la réalisation du film, qui est souvent glauque, et surtout, accentué par des costumes gothiques – toujours noirs – qui nous sont montrés.

D'abord, ***Vox Lux*** aborde le sujet des tueries perpétrées en raison de la prolifération des armes à feu, fléau de notre époque. En particulier aux États-Unis. Corbet ouvre d'ailleurs son film sur un plan d'une petite maison américaine devant laquelle flotte le drapeau étoilé. Des coups de feu se font entendre : un tueur est à l'œuvre.

Puis est abordée la mort de l'innocence. Celeste était une jeune fille douce, assez réservée. Sa carrière dans la musique l'a menée dans les univers de la drogue et du sexe à un très jeune âge. Elle n'a pas la vie qu'elle devrait avoir à son âge.

Enfin, la troisième thématique est celle de la mort de la culture, qui représente la thèse centrale de ***Vox Lux***. Si la première chanson qu'interprète Celeste lors de l'eulogie de ses camarades est relativement bonne, celles qu'elle performera par la suite sont d'une médiocrité absolue. L'industrie du spectacle et la célébrité auront corrompu son art et sa personne. Corbet, dans une dernière et très longue séquence de près de 15 minutes, filme le spectacle que Céleste présente dans un amphithéâtre comble. La scène est beaucoup trop longue, les chansons, les projections et les chorégraphies, d'une rare insipidité. Le malaise est palpable chez les spectateurs du film. Pourtant, dans la foule, les gens, en admiration, dansent et s'époumonent.

Avec une Nathalie Portman transformée, révélant l'étendue de son talent dans le rôle absolument détestable de Celeste à l'âge adulte, la deuxième partie du film s'attarde à démontrer comment les relations de la pop star avec sa sœur et sa fille Albertine sont conflictuelles et difficiles. Et pourtant, lors des derniers instants de son spectacle, la caméra de Corbet braque son attention dans l'assistance, sur les visages de ces deux femmes qui sont au cœur de la vie de Celeste. Toutes deux sourient et hochent de la tête au son de la musique, elles aussi éblouies par le spectacle. La pop triomphe. Elle réussit à leur faire oublier les conflits existants entre elles. C'est une fin heureuse pour ces héroïnes, tragique pour la culture.◢

Origine : États-Unis
Année : 2018
Durée : 1 h 55
Réal. : Brady Corbet
Scén. : Brady Corbet
Images : Lol Crawley
Mont. : Matthew Hannam
Mus. : Scott Walker
Dir. art. : Julia Heymans
Cost. : Keri Langerman
Int. : Natalie Portman (Celeste), Jude Law (le manager), Raffey Cassidy (jeune Celeste / Albertine), Stacy Martin (Eleanor)
Prod. : D.J. Gugenheim, Andrew Lauren, Christine Vachon
Dist. : Entract Films

—
Porter les masques de l'indicible